



N^o 11.

LORD HENRI CLARENDON.

C'était évidemment, dit un des historiens les plus graves et les plus intelligents de la France ¹, c'était un de ces hommes honnêtes, mais timides et peu clairvoyants, qui s'affligent des maux de leur pays, mais redoutent encore plus les remèdes, et voudraient qu'on pût corriger le pouvoir sans jamais l'offenser ni lui ravir aucun des droits dont ils conviennent qu'il abuse. Telle avait été, au fond, avec bien plus d'élévation et d'énergie d'esprit, la politique du grand-chancelier Clarendon; on la

¹ M. Guizot, Notice sur lord Henri Clarendon

retrouve dans son fils, sauf le talent, et aussi sans les bonnes raisons que, trente ans auparavant, les excès de la révolution avaient pu lui donner . . .

.....

Aux approches et durant le cours de la révolution de 1688, lord Clarendon fut ce qu'il avait toujours été, grand seigneur honnête et protestant sincère, convaincu qu'il fallait sauver l'Église anglicane et réformer le gouvernement du roi, disposé même à accepter, pour y réussir, le secours du prince d'Orange et de la sédition, mais s'effrayant, s'arrêtant et s'indignant dès que, pour consommer l'œuvre, on portait la cognée à la racine de l'arbre malfaisant qui, tant de fois attaqué, n'avait jamais cessé de croître, et qu'évidemment il était nécessaire d'extirper. On peut sourire de la crédulité avec laquelle il alla au-devant du prince d'Orange, se flattant qu'il se bornerait à servir de médiateur entre Jacques et son peuple; mais la révolution de 1688 une fois accomplie, on doit honorer la fidélité qu'il porta au roi détrôné, fidélité d'autant plus méritoire, qu'elle l'éloigna

de la cour, où il se plaisait, et qu'après l'avoir quittée, il ne prit aucune part aux complots des Jacobites, convaincu à la fois qu'il lui était interdit de servir un nouveau maître, et de compromettre, pour rappeler un pouvoir qu'il avait trouvé mauvais sans cesser de le croire légitime, le repos de son pays. Il mourut le 22 octobre 1709, dans sa terre de Cornbury.

En 1763, les papiers qu'il avait laissés en mourant furent publiés à Londres, en deux vol. in-4°.

Son *Journal* est un des documents les plus piquants et les plus vrais qui nous soient parvenus sur la révolution de 1688. Il est curieux de suivre, à travers les détails familiers et quotidiens de la vie d'un grand seigneur, la marche rapide de ce mémorable événement, qui, à le considérer en lui-même, ne fut qu'une intrigue, et auquel pourtant l'Angleterre doit sa prospérité et sa liberté!

